

Georges Hélal, *La philosophie comme panphysique. La philosophie des sciences de A. N. Whitehead*. Montréal, Éditions Bellarmin, 1979, 270 p.

Serge Robert

Volume 10, numéro 1, avril 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/203222ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/203222ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, S. (1983). Compte rendu de [Georges Hélal, *La philosophie comme panphysique. La philosophie des sciences de A. N. Whitehead*. Montréal, Éditions Bellarmin, 1979, 270 p.] *Philosophiques*, 10(1), 186–188.
<https://doi.org/10.7202/203222ar>

Georges HÉLAL, *La philosophie comme panphysique. La philosophie des sciences de A. N. Whitehead*. Montréal, Éditions Bellarmin, 1979, 270 p.

par Serge Robert

Cet ouvrage est un des rares livres français sur la philosophie de Whitehead, et dans la mesure où il traite spécifiquement de sa philosophie des sciences il constitue un apport original. Son originalité se limite cependant à n'être qu'une présentation synthétique correcte, légèrement critique, de cette philosophie des sciences. L'introduction précise et limite encore davantage la problématique : il ne sera pas question de la philosophie de l'organisme ou de la métaphysique de Whitehead, et encore moins de sa contribution à la logique mathématique. L'étude ne concerne que la philosophie des sciences que Whitehead a surtout développée dans sa première période philosophique, c'est-à-dire de 1916 à 1924. Hélal se concentre surtout sur un commentaire de trois ouvrages : *An Enquiry Concerning the Principles of Natural Knowledge* (1919), *The Concept of Nature* (1920) et *The Principles of Relativity* (1922). La thèse qu'il soutient est que la philosophie des sciences de Whitehead est régie par trois principes : un principe d'empiricité, un principe d'intelligibilité unificatrice et un principe de subjectivité.

Les deux premiers chapitres mettent bien en évidence l'objectif de Whitehead : la philosophie des sciences doit être une philosophie de la nature, en tant qu'elle donne à la science les principes généraux qui précèdent sa répartition en disciplines empiriques distinctes. La philosophie des sciences est pour Whitehead celle qui procure à la science son unité à partir de ses fondements métaphysiques. Comme l'histoire des sciences a connu à son époque de grands changements, principalement la remise en question de Newton par la relativité einsteinienne, Whitehead veut donner à la science nouvelle les fondements métaphysiques nouveaux qui devraient lui convenir. À partir des deux principes d'empiricité et d'intelligibilité unificatrice, on

peut qualifier cette métaphysique de réalisme, qui s'appuie sur un rationalisme empiriste.

L'empirisme de Whitehead vient de son traitement de la nature comme n'étant que l'ensemble de données sensorielles. Les essences de la nature sont par définition exclusivement spatio-temporelles et donc observables. Héral fait bien remarquer que cet empirisme concerne la délimitation du champ d'étude de Whitehead et n'implique en rien l'acceptation des thèses humiennes sur l'origine des idées et sur la causalité. Bien au contraire, Whitehead sera du point de vue ontologique un réaliste qui refuse les critiques humiennes et kantienne de la métaphysique.

Les troisième, quatrième et cinquième chapitres du livre de Héral vont porter sur le principe d'intelligibilité et présenter le rationalisme de Whitehead. Les lois de la nature sont pour Whitehead a priori, nécessaires et universelles, et s'appuient sur une unité et une uniformité fondamentales. Fort de ces conceptions métaphysiques, il peut considérer la physique récente comme vraie et l'ancienne comme fausse. Dans la mesure où elle est relationniste, la métaphysique de Whitehead est présentée comme foncièrement anti-atomiste et anti-substantialiste.

La seule note critique de l'auteur se retrouve à la fin du quatrième chapitre où il reconnaît l'impossibilité pour Whitehead de réconcilier les données sensorielles et l'explication théorique de la science. À cause de la distance entre le sensoriel et le non-sensoriel, Whitehead ne pourrait intégrer rigoureusement son empirisme et son rationalisme. Le cinquième chapitre montre alors que la tentative de réaliser cette intégration donnera naissance à la période métaphysique de la philosophie de Whitehead, puisqu'il achèvera sa première période, celle de la philosophie des sciences, par un refus de la bifurcation de la nature, c'est-à-dire de la différence entre la nature donnée et la nature interprétée.

Enfin, ce n'est que dans une brève conclusion de quatre pages que l'auteur introduit le principe de subjectivité, comme étant celui qui réunit les deux autres. Pour introduire ce dernier principe, il rappelle le rôle épistémologique du corps de l'observateur dans la science, tout en précisant que ce rôle n'est en rien ontologique. Ce faisant, Héral nous permet de déduire exactement l'inverse de la conclusion qu'il tire, à savoir que, contrairement à ce qu'il soutient, il n'y a pas de place pour la subjectivité dans la présentation qu'il fait du réalisme métaphysique de la philosophie des sciences de Whitehead.

Outre cette conclusion en opposition avec tout ce qui précède, le livre souffre d'autres faiblesses. Il aurait été avantage par une attitude plus critique face aux nombreuses thèses discutables de Whitehead. Dans cette perspective, une mise en situation historique aurait été non seulement éclairante mais aurait permis de comprendre l'originalité des thèses de Whitehead et, en même temps, leur caractère fortement discutable à la lumière de toute la tradition critique en épistémologie, à partir de Hume, Kant, le Cercle de

Vienne, Popper et bien d'autres. L'impopularité de la philosophie des sciences de Whitehead, autre aspect important que néglige l'auteur, vient d'ailleurs du fait qu'elle est une métaphysique qui prétend parler des essences sans se soucier de Hume et de Kant. Même si la métaphysique peut encore présenter un intérêt aujourd'hui, il est cependant clair qu'elle ne peut le faire sans tenir compte du criticisme Kantien.

En conclusion, malgré son caractère trop scolaire et trop peu critique, le livre d'Héjal est, compte tenu des limites qu'il se donne, une bonne introduction à la philosophie des sciences de Whitehead.

Département de philosophie
Université du Québec à Montréal